

LE PÉNITENCIER

À mon arrivée dans la cellule de Madeleine, sur les quatre heures du soir, comme je commençais à lui faire sa confession générale, six nouveaux diables arrivèrent et se mirent à l'entour de moi, les uns faisant des grimaces derrière moi comme s'ils eussent voulu me dévorer... L'esprit Dagon lui montrait ses parties honteuses, la détournait et troublait son esprit.

Le pénitencier d'Évreux, 1643

Ce jour-là, il pleuvait continuellement à Évreux. Le centre de la ville était déserté en attendant une accalmie. Comme à chaque jour, monsieur le pénitencier d'Évreux sortait de chez lui à la première heure le matin pour se rendre à la prison, dont il avait la charge suprême.

Inlassablement, il faisait le même trajet à pied. Il avançait silencieusement sans jamais parler à ses voisins ni à personne sur le chemin. Cependant, tous le connaissaient, car la charge de pénitencier était prestigieuse et son pouvoir était grand sur la prison et sur l'autorité religieuse. C'était un homme très discret, et même secret. Par exemple, presque personne ne connaissant son véritable nom. Tous le connaissaient par son titre de « Monsieur le pénitencier d'Évreux ». Pierre Delangle avait pourtant une famille. Son père, Pierre Delangle, était aussi pénitencier. De père en fils les Delangle exerçaient ce métier que beaucoup auraient considéré comme ingrat. Et un jour, le fils du pénitencier qui s'appelait aussi Pierre, exercera sûrement le même métier que son père, et ainsi de suite. C'était un honneur familial d'être le gardien du repos de l'âme des religieux. Enfin, malgré l'habillage élégant que l'on

donnait au nom du lieu, cela n'en faisait pas moins une prison.

Toutes sortes d'histoires sordides courraient sur ses pensionnaires. On racontait notamment qu'un prisonnier y était enfermé depuis cinquante ans et que son âme avait cessé d'exister. Il respirait toujours, mais ses facultés étaient à l'arrêt. Son âme, disait-on, est déjà au purgatoire, quelque part entre le paradis et l'enfer. On racontait encore que certaines cellules inoccupées avaient conservés la dépouille enchaînée de leur précédent occupant. Des ossements gisaient ça et là.

Quant aux geôliers, il se disait d'innombrables atrocités sur leurs agissements. Des abus de toutes sortes étaient suspectés, ce qui laissait craindre le pire pour Madeleine.

Sans aucun doute, l'aspect le plus horrible de la prison d'Évreux était sa basse fosse qui servait de lieu d'enfermement des cas les plus désespérés, selon le seul jugement du pénitencier ou de l'évêque il va sans dire. Aucun lieu n'était plus près de l'enfer – dont sans doute on s'était inspiré en le construisant. La prison était elle-même au premier niveau de la cave du palais.

Malgré l'insalubrité générale, les prisonniers avaient droit à un sol assez sec, une table, une chaise, un lit, et surtout à la lumière du jour par l'entremise d'un soupirail près du plafond. Certes, le malheureux occupant ne voyait pas directement l'extérieur, mais il le devinait par cette ouverture qui donnait sur une galerie souterraine, qui elle était ouverte sur l'extérieur par le haut. Cette lueur externe prenait une importance salutaire pour le prisonnier. Au fur et à mesure que son séjour se prolongeait, l'entrée du soupirail devenait son seul lien avec le monde extérieur, son seul espoir, d'où il entendait parfois la voix des passants, le cri des enfants, le son des carrosses et, plus important encore, le son des oiseaux. Un autre élément n'était pas à prendre à la légère : grâce au soupirail, le prisonnier pouvait suivre le rythme du jour et de la nuit. Ce repère devenait vital dans l'équilibre mental du détenu comme moyen de ne pas perdre complètement l'esprit.

Au premier niveau de la cave, il y avait peu de rats et d'araignée. Les araignées qui se tenaient sur le bord des soupiraux étaient d'une grosseur prodigieuse. On avait peine à croire que de telles bêtes puissent exister, et elles piquaient souvent celui ou celle qui s'en approchait de trop près. Et, quand elles accouchaient d'une nouvelle, et très nombreuse, progéniture, les bébés se faufilaient la nuit dans les lits et piquaient inmanquablement le malheureux dormeur.

La prison d'Évreux avait également la particularité que ses internés jeûnaient trois fois par semaine à l'eau et au pain sec. Il fallait, disait monsieur le pénitencier, aider les pensionnaires à élever leur âme, et le jeûne était bon pour cela disait-il. En réalité, c'est par souci d'économie que le jeûne était instauré. L'évêque imposait un budget très faible pour l'entretien des prisonniers, de sorte qu'il fallait acheter les restes invendus des marchés et rebus fournis par les paysans et les commerçants. On réussissait ainsi à dépenser moins d'argent que ce qui était donné par l'évêque. Le surplus était partagé entre les geôliers, dont l'appât du gain était plus fort que la compassion envers ceux qui mourraient de faim.

Les cellules de la cave n'étaient qu'une demie horreur en comparaison à la basse-fausse. Imaginez : en dessous de la cave, se trouvait une fausse terreuse qui servait de cachot aux condamnés à qui l'on voulait infliger la pire peine. Il y faisait sombre en permanence. La seule lueur qu'on y trouvait était celle de la cave, que l'on pouvait entrevoir par un grillage au-dessus de chaque cellule. Aucune fenêtre, aucune porte, aucun orifice autre que cette grille.

Des rats circulaient constamment dans la basse-fausse, que l'on ne pouvait même pas voir faute de lumière, et qui n'attendaient que l'affaiblissement d'un malheureux pour lui manger le nez ou les oreilles. Les araignées tissaient leur toile épaisse sur tous les murs terreux. Partout des odeurs d'immondices, un froid et une humidité extrême rendaient l'air invivable. Quelques planches servaient de lit, trop petit pour y étaler tout le corps.

Là, les jours se déroulaient sans aucune lumière, sans aucun son autre que celui des bestioles qui rampent et des gémissements de prisonniers. Pas de nuit, pas de jour, avec pour seule consolation le rituel quotidien des geôliers, lesquels faisaient une visite le matin pour apporter un peu d'eau et une maigre pitance un jour sur deux. Parfois, le jeûne y était imposé au prisonnier pendant plusieurs jours d'affilée. Et une visite en fin de journée pour reprendre la gamelle et le pot des déjections humaines, et par le fait même, s'assurer que le détenu était toujours vivant.

La basse-fosse était un lieu si insalubre qu'on l'appelait l'égout. Nous n'étions plus au purgatoire : c'était assurément ce qui se rapprochait le plus de l'enfer sur Terre.

En l'absence de l'évêque, monsieur Delangle faisait sa loi. Les geôliers connaissaient bien ses réactions. Ils savaient que lorsque le pénitencier méprisait un prisonnier, ils avaient toute la latitude pour faire eux-mêmes ce qu'ils en voulaient. La méchanceté n'avait alors pas de borne. Les insultes arrivaient à tout moment du soupirail. Les repas étaient oubliés, ou alors jetés à terre comme à une bête sauvage. Les déjections n'étaient plus ramassées. Dans certains cas, rare il faut dire, on abusait physiquement du prisonnier.

Or, Madeleine était la bête noire du pénitencier d'Évreux. Il la détestait viscéralement du plus profond de son être et de son âme. Il lui voulait les pires souffrances et les pires peines, comme si en lui faisant mal, c'est au diable en personne qu'il faisait mal. Pour cette raison, le pénitencier aimait la douleur qu'il causait à Madeleine. Oui, il l'aimait.

Cet amour de la haine était ce qui faisait le plus peur chez le pénitencier d'Évreux. Cela semblait tout à fait contraire à la religion. Combattre le mal par le mal, que pouvait-il ressortir de bon d'un tel procédé ? En jouant sur le même terrain que le démon, les hommes d'Église ne devenaient-ils pas eux-mêmes ce qu'ils combattent ? Sans Dieu, comment pouvaient-ils vaincre le diable ? Cela semblait impossible...

J'étais très inquiet, car depuis la publication de mon premier pamphlet, on m'avait rapporté que les religieux de

Louviers et d'Évreux étaient furieux contre moi, et je craignais que Madeleine en fasse les frais.

J'eus la confirmation quelques jours plus tard que mes craintes s'étaient avérées fondées. Mon ami le père Langlois m'informa par lettre d'une chose terrible : pour se venger de mon pamphlet, le pénitencier d'Évreux avait secrètement mis Madeleine dans la basse-fosse de la prison. Elle y croupissait depuis près d'un mois. Même le père Langlois n'avait pu la visiter. La lettre se terminait ainsi :

...Cher Yvelin, je crains que cette terrible situation ne soit fatale à Madeleine. J'ai voulu en parler à l'évêque, mais il est à Paris, et on n'a pas pu me dire où je pouvais le joindre précisément. Peut-être auras-tu plus de chance que moi dans cette tâche,

Avec mes hommages respectueux à toi et à ton père quand tu le verras,

Signé père Langlois

À chaque jour, le pénitencier venait au soupirail de la cellule de Madeleine lui vociférer des injures, la condamnait de mille péchés, l'interrogeait continuellement sur ses péchés et l'obligeait à faire une confession générale. C'est-à-dire que tous les jours, elle devait répéter le récit entier des fautes de sa vie. Le cauchemar durait parfois jusqu'à deux heures par jour. Le pénitencier s'assurait en personne que Madeleine ne recevait aucune visite et qu'elle ne sortait jamais.

Après chaque passage du pénitencier, c'était ensuite au tour des vautours de geôliers de la faire souffrir. Ils se mettaient parfois à plusieurs pour l'insulter et lui cracher au visage. « Meurs sorcière ! » et « Au bûcher suppôt de Satan ! » entendait-on pour seules discussions. Et quoi d'autre lui faisait-on subir ?

Je n'osais imaginer dans quel état mental se trouvait la pauvre fille. Déjà à ma dernière visite elle était au bord de la folie... qu'était-elle devenue aujourd'hui ?

Quant à moi, disgracié auprès de la reine et de Mazarin, que pouvais-je faire ? Qui voudrait bien m'aider ?

Je me décidai pourtant à implorer l'aide de l'évêque directement, sans intervention de la Cour qui, en l'état des choses, me refuserait de toute façon son soutien.

J'appris de Laporte, un valet de Cour que je connaissais bien, que l'évêque Péricard était au château de Saint-Germain près de Paris, avec plusieurs autres évêques.

Je décidai de m'y rendre sur-le-champ au galop. Une fois sur place, on m'indiqua rapidement que monseigneur était au grand salon du château en compagnie de plusieurs évêques et dames de Cour. La reine toutefois ne s'y trouvait pas. Elle et Mazarin restaient à Paris en raison des troubles politiques qui avaient éclaté en France.

C'était ma chance, pensais-je, que la Cour ne soit pas à Saint-Germain, car il aurait été mal vu que je m'y présente en disgrâce.

Je me hâtai d'aller au grand salon. Sans y entrer, je fis appel au valet présent devant l'antichambre en lui demandant de m'annoncer discrètement auprès de monseigneur Péricard, sans que les autres personnes présentes n'en soit informées :

– Dites à Monseigneur que l'objet de ma visite est de la plus haute importance, je vous prie.

– Bien Monsieur, un instant Monsieur, fit le valet qui entra ensuite dans l'antichambre.

Je m'assis sur un fauteuil en attendant son retour. À peine quelques instants plus tard, je vis l'évêque arriver vers moi en même temps que le valet revenait prendre sa place.

– Sieur Yvelin, que vous arrive-t-il ?

Je voyais bien par cette phrase qu'il était au courant que la reine était fâchée avec moi. En fin politique, il présenta malgré tout une mine compatissante et sans aucun signe de mépris.

Cet accueil me fit plaisir et engagea bien la discussion :

– Monseigneur, je ne viens pas vous voir au nom de la reine, mais de mon propre chef.

– Oui, j'ai eu vent de vos ennuis... Bien sûr, allons aux jardins, nous y serons mieux et plus à l'écart. Il fait très beau

aujourd'hui, cela nous fera le plus grand bien, dit l'évêque en me montrant le chemin de la main.

Le jardin du château était magnifique. Il était aménagé agréablement avec des fontaines et des allées propices à la promenade, et se prolongeait face au château en un plateau jouxtant le bâtiment principal. Il s'arrêtait assez majestueusement sur un point de vue où l'on pouvait voir à plusieurs lieux de distance, parfois même jusqu'à Paris par beau temps.

Nous arrivâmes dans l'allée centrale du jardin, où nous nous engageâmes tous les deux tranquillement.

– Merci de prendre ce temps Monseigneur, sachez que je l'apprécie à sa juste mesure, car il est aisé de se montrer bon courtisan devant un représentant du pouvoir, mais beaucoup moins lorsque le représentant n'est plus en grâce.

– Ce n'est rien sieur Yvelin. Vous êtes un homme honnête, et c'est ce que je respecte en premier lieu. Dites-moi à présent ce qui vous a fait faire tant de route depuis Paris pour me voir.

– Depuis quand n'avez-vous pas reçu de nouvelles d'Évreux Monseigneur ?

– Je n'y suis plus depuis un mois environ. Vous savez, j'avais besoin d'une pause de toute cette folle histoire de sorcellerie à Louviers, et rencontrer les autres évêques, ici au château de Saint-Germain, me procure la tranquillité que je cherchais, loin de Louviers et loin des troubles de Paris. Cependant, je reçois régulièrement des correspondances de mon diocèse. Mais pourquoi cette question je vous prie ?

– Étiez-vous au courant que monsieur le pénitencier d'Évreux a enfermé Madeleine dans la basse-fosse de la prison, et ce justement depuis près de un mois ?

– Grand Dieu, non ! Je n'étais pas au courant de cela. C'est bien le pire endroit que l'on puisse trouver sur Terre. Quel horrible lieu !

L'étonnement de Monseigneur Péricard parut sincère, ce qui me rassura. Il s'empressa toutefois d'ajouter :

– Vous savez sieur Yvelin, le pénitencier ne m’informe pas toujours des actions qu’il pose. Il est souverain dans un endroit où je lui cède bien volontiers ma place et je respecte son travail. Et puis Madeleine nous a causé à tous beaucoup de souci... Mais, ce que vous me dites m’attriste beaucoup, fit l’évêque en continuant à marcher.

Je ne savais plus sur quel pied danser sur ce qu’il pensait réellement. Dans tous les cas, me disais-je, l’évêque ne semblait pas près d’agir pour changer la situation. Je crus donc nécessaire de me confier à lui, ce qui ne manquerait pas de flatter son égo :

– Sauf votre respect Monseigneur, je crois deviner que je suis malheureusement la cause de cet acharnement.

– Comment cela ? fit l’évêque d’un air faussement étonné qu’il ne put dissimuler.

– Ce n’est pas un secret que les pamphlets récemment publiés à Paris son de ma plume, Monseigneur.

– Et bien, j’en suis tout à fait surpris monsieur Yvelin, ajouta l’évêque, en continuant de mal dissimuler qu’il était déjà au courant de mes écrits.

À ce moment, je pensai que j’étais sur la bonne voie, et en rajoutai encore :

– Je m’ouvre à vous, car je me sens coupable de causer indirectement des souffrances à une femme qui en a déjà bien assez.

– Pour cela, il fallait réfléchir avant d’agir sieur Yvelin...

Cette pique me montra soudainement un autre visage de l’évêque. Je me mis à imaginer qu’il pouvait, lui aussi, avoir un côté sombre et lugubre. Mais jusqu’où pouvait-il aller ? Était-ce lui que Dubal avait vu au sabbat de la forêt du Chêne au Clou ? Cette pensée me hantait constamment...

– J’en conviens Monseigneur, soyez-en certain. Néanmoins, ce ne sont pas mes fautes que j’aimerais que vous regardiez, mais plutôt l’âme de la jeune femme qui est dans vos prisons, et que nous imaginions tous deux ce que le Christ notre Seigneur nous commanderait de faire dans un tel cas. Ne pourrait-on pas lui accorder un peu d’humanité ?

L'évêque parut embêté que je me mêle des affaires de son diocèse. Il hésita à me répondre, puis lança, alors que nous étions arrêtés au point de vue :

– Voyez ce beau royaume qui est devant nous, et cette belle ville de Paris. Tout ce peuple demande, et exige, de vivre en paix. Ils savent que le diable existe et ils ont peur de lui. C'est notre mission de les délivrer de ce mal. C'est ma mission.

Il se retourna vers moi et ajouta :

– Je suis désolé Monsieur Yvelin, mais je ne peux rien faire d'autre, et vous-même devez choisir votre camp : vous êtes avec Dieu ou vous êtes contre lui. Il n'y a pas d'entre deux...

– Je suis et j'ai toujours été avec Dieu Monseigneur. Je suis pour la vérité et Dieu, j'en suis persuadé, ne peut pas être contre la vérité.

– Vous êtes bien téméraires monsieur Yvelin, vous êtes bien téméraire, répéta l'évêque en haussant les épaules et en me faisant signe de nous diriger vers le château.

– Accordez-moi une seule grâce je vous prie Monseigneur. Celle de rendre visite à Madeleine en prison. Vous savez que malgré ma mauvaise situation à la Cour, je pourrais probablement tout de même obtenir ce sauf conduit de la reine, mais je préfère l'obtenir directement de vous.

Je tentai le tout pour le tout auprès de l'évêque, car je savais bien qu'une telle demande de ma part aurait tout simplement été ignorée par la reine, mais lui pouvait en douter, et il aurait à subir un revers si la reine m'accordait ce que lui m'aurait refusé.

– Soit... Je vous accorde cette visite. Venez avec moi, je vais vous écrire cette autorisation.

Nous entrâmes à nouveau dans le château. Nous traversâmes la cour intérieure pour nous rendre dans un petit salon situé à l'opposé. Monseigneur Péricard s'assit à un bureau et sortit une feuille, prit sa plume, sortit son cachet et de la cire. Il trempa la plume délicatement dans l'encrier et se mit à écrire soigneusement.

Je crus déceler sa satisfaction à me voir littéralement à ses pieds, tout penaud à quémendant son autorisation. Il est vrai, j'étais à sa merci. Il le savait et il le savourait.

Alors qu'il écrivait, je pensais que tout homme de pouvoir souffre du vice de vanité. Je regardai le visage de notre bon évêque d'Évreux et les traits de Machiavel m'apparurent avoir remplacé l'image du bonhomme jovial. De quoi d'autre était-il encore capable ? pensais-je.

– Voilà, sieur Yvelin, fit-il en me tendant la lettre scellée. Faites-en bon usage et que Dieu soit votre seul guide. Présentez-la à Monsieur le pénitencier d'Évreux.

– Merci Monseigneur, je n'y manquerai pas. Je vous suis infiniment reconnaissant du service que vous venez de me rendre.

Je quittai promptement Saint-Germain. De retour à la maison, je me dirigeai directement au salon.

– Dubal, va chercher mon trousseau de lames bien fines dans ma trousse médicale, ainsi que trois plumes de différentes tailles, de l'encre et la cire rouge. Ah, et aussi une chandelle.

– Bien Monsieur. La tâche semble délicate cette fois, mais vous êtes un maître en la matière, si je puis me permettre, rien ne peut vous résister. Pourrai-je regarder ?

– Oui, en silence, mais fais vite.

– J'y vais de suite Monsieur. Comme c'est excitant !

Dubal arriva avec les objets demandés, qu'il déposa sur la table. Je les répartis minutieusement autour de moi sur la table, puis sortis de ma poche la lettre de l'évêque, que je déposai également sur la table.

– Voilà donc l'objet de notre séance d'alchimie, fit Dubal. Serait-ce une lettre de l'évêque, Monsieur ?

– Tu as bien deviné Dubal. Notre bon évêque a écrit une lettre cachetée que je dois remettre au pénitencier d'Évreux...

– Ah ! Quel méchant homme celui-là ! fit Dubal en levant les yeux.

–...et je dois avouer que je suis bien curieux d'en connaître le contenu exact avant de la lui rendre.

– Moi de même Monsieur Yvelin !

– Dans ce cas, assis-toi sans parler, j’ai besoin de toute mon attention pour bien réussir mon « opération ».

Décacheter une lettre sans laisser de trace et sans abimer le sceau de l’évêque n’était pas une mince affaire. Une technique simple consistait à profiter que la cire soit bien dure pour la faire décoller d’un coup en grattant très délicatement et avec une lame très fine entre le papier et la cire. Cela ne fonctionnait pas toujours, mais avec délicatesse c’était la méthode la plus rapide. Pour recacheter, avec un peu de chance, il suffisait de faire chauffer de la cire de même couleur que celle déjà présente sur le sceau, de la mettre sur l’enveloppe à l’endroit du scellé, puis d’y apposer rapidement le sceau de cire qui était déjà présent, de telle sorte que les deux cires se confondent. L’enveloppe était alors scellée à nouveau, et si le travail était bien fait, on ne voyait pas que deux cires différentes avaient été utilisées.

Je pris délicatement ma plus fine lame, que je couchai parallèlement à la feuille de papier. Je donnai quelques coups délicats tout autour de la cire, puis j’entrai la lame à l’intérieur de la fente de la lettre, là où la cire est la plus faible. Je donnai quelques coups, juste assez fort pour détacher la cire du papier, sans toutefois briser le sceau. Ce qui réussit pleinement.

Je dépliai délicatement la lettre et l’éalai sur la table afin de mieux pouvoir la lire. On y lisait :

À M. Delangle,

Autorisation au sieur Yvelin pour visiter Madeleine Bavent.

Signé Mgr Péricard

p.s. faire incantation Ω

– Alors qu’allez-vous faire avec ce billet monsieur Yvelin, est-il conforme à vos attentes.

– Madeleine est à présent enfermée dans la basse-fosse de l’*in pace*, le pire endroit qui soit au monde. Je dois faire

quelque chose, ne serait-ce que minime pour apaiser les douleurs de cette pauvre fille. Je me demande si...

– Vous avez une idée, Monsieur ?

– Oui, il y a suffisamment de place au-dessus de la signature pour ajouter une ligne que je ferai passer pour être écrite de l'évêque. Bon, eh bien, il ne me reste plus qu'à m'exercer à imiter l'écriture de notre cher évêque. Mais, une chose m'intrigue... Que signifie le *post scriptum* ? Quelle est la signification du Ω . Je reconnais bien le symbole oméga grec, qui est la dernière lettre de l'alphabet dans cette langue, mais il semble avoir une signification cachée.

– Si je puis me permettre Monsieur, si c'est la dernière lettre, c'est que c'est la lettre finale ?

– Oui, une incantation dans le but que quelque chose ce termine, mais quoi ?... Et si c'était moi ?

– Mais Monsieur, cela voudrait dire que monseigneur Péricard et monsieur le pénitencier feraient des incantations au Mal ?

– Oui, des dévots de Satan mon cher Dubal, des dévots de Satan...

– C'est horrible ! Même les hommes d'Église sont donc corrompus au diable Monsieur ?

– Ne sautons pas trop vite aux conclusions Dubal. Notre imagination s'emballa, cependant ce que nous voyons n'est pas une preuve en soi ; tous les hommes d'Église savent lire et écrire le grec, et communiquent fréquemment dans cette langue. En revanche, j'admets qu'il est peu commun à un évêque de parler d'incantation, et encore moins de commander d'en faire. Ne condamnons pas d'emblée... mais restons sur nos gardes.

Je m'exerçai à écrire comme l'évêque toute la soirée afin de pouvoir partir pour Évreux à la première heure le lendemain matin.

J'étais convaincu que Madeleine se mourrait de corps et d'esprit. Je devais agir rapidement. Je décidai donc de me rendre à Évreux au galop par poste privée, car la route de la poste ordinaire m'aurait fait passer par Rouen, ce qui